

NOUVEAU RECUEIL DE CHANSONS.



1860.

L'AMI

DE LA

CHANSON.



SOMMAIRE.

1. Le Père Jérôme.
2. Pas d' chance.
3. Le Lait et le Vin, chanson.
4. Le Maryland, rondeau.
5. Le Poisson d'avril.
6. On va bientôt supprimer les Pochards, complainte.
7. La petite Fanchon, chansonnette.
8. Ma Bouteille, chanson.
9. Ma Philosophie, chanson.
10. Prenez-bien garde de le perdre, chanson.
11. Ma Mère et ton Cœur, romance.

1^{re} LIVRAISON.

MAISON SPECIALE

A. H. W. B.

LIBRAIRE-ÉDITEUR,

RUE DAUPHINE, 41, PRÈS LE PONT-NEUF.

LE PÈRE JÉRÔME.

AIR : *De Bonhomme.*

Jérôme est dans le village
Plus connu que le loup blanc ;
Je ne fais pas grand tapage
Et dé ense peu d'argent.
Un service faut-il rendre,
Pour donner je suis tout prêt,
Puis-qu'au ciel Dieu doit me rendre
Tout le bien que j'aurai fait.

Car, Jérôme
Est un bonhomme,
Qui n'a pas un gros trésor,
Mais Jérôme chante encor.

(bis.)

J'étais une folle tête
De quatorze à dix-huit ans,
Aimé de chaque fillette
Et la terreur des mamans.
Dans les bois ou la prairie
Je jouais aux petits jeux ;
Vieux diable, aujourd'hui je prie
Et j'instruis les amoureux.

A vingt ans, combien de femmes
Qui me faisaient les yeux doux ;
Moi, j'aimais toutes ces dames,
Puis-que Dieu dit : aimez vous !
C'est un bonheur qui, sur terre,
Nous cause bien du chagrin ;
Maintenant je lui préfère
Faute de mieux, le bon vin.

J'ai bien rempli ma carrière,
J'n garde un doux souvenir ;
J'ai fait du bien sur la terre
Et j'ai su me divertir.
A mourir, je me dispose ;
Je veux mourir en riant ;
Qué sur ma tombe on dépose :
Ci-gît un vrai bon vivant !

F. VERGERON.

PAS D' CHANCE

AIR : *de Pailleasse.* (Même auteur.)

Lorsque je naquis certain soir
Au milieu de la rue,
Il faisait un temps froid et noir
Qui t'êta ma venue.
Mon père était gris, — Pour calmer mes cris,
Me pinçait en silence ;
Né sur le pavé, — Le sort m'a prouvé
Que je n'avais pas d' chance.
Apprenti chez un maréchal,
Vieillard méchant et lâche,
Qui me battait comme un brutal
Chaque jour sans relâche.
Las de tant souffrir, — Je vous us m'enfuir,
Rêvant l'indépendance ;
Mais je fus trahi — Par mon seul ami :
Vraiment, je n'ai pas d' chance !
Plus tard, ouvrier plein d'ardeur,
Je travaillais sans cesse,
Quand, pris d'amour, mon pauvre cœur
Fit choix d'une maîtresse.
Dans un doux lien, — Je mis tout mon bien,
J'étais sans défiance ;
Mais ma femme, un jour, — Trompa mon amour :
Vraiment, je n'ai pas d' chance !
Las de l'amitié, de l'amour,
De si triste mémoire !
Je vous us tâter à mon tour
Des chances de la gloire.
Comme un vieux soldat, — Dans plus d'un combat,
J'ai montré ma vaillance ;
Un autre, je crois, — Eut pour moi la croix :
Vraiment, je n'ai pas d' chance !
Maintenant, je suis pauvre et vieux,
Et pour moi rien ne change ;
Si je passe un instant joyeux,
Le guignon me dérange.
Vaincu par le sort, — Même après ma mort,
J'ai presque l'assurance
Que chez l'éternel, — Pour entrer au ciel,
Je n'aurai pas la chance !

EUGÈNE BAUMESTER.

LE LAIT ET LE VIN

CHANSON de Jules DUVERT.

AIR : *Ne grandis pas.*

Tétez, tétez au sein de votre mère,
Buvez-en bien, mes chers petits enfants,
De ce lait pur, ce nectar salulaire,
Qui vous conduit gaiement aux premiers ans !
Depuis longtemps, je n'ai plus ce breuvage,
Et comme moi vous deviendrez plus tard !
Vous deviendrez plus tard !

Dieu répartit la boisson pour chaque âge :
Je bois du vin, c'est le lait du vieillard !
Je bois du vin (*bis*), c'est le lait du vieillard !

Ce lait si doux qui convient à l'enfance
Ne peut calmer que des pleurs innocents ;
Mais quand on a passé l'adolescence,
On a besoin de calmants plus puissants !
Privés alors du sein de notre mère
Et de ces soins qu'on ne voit nulle part,
Qu'on ne voit nulle part.

Mes bons amis, nous tétons dans un verre ;
Le vin, alors, est le lait du vieillard !
Le vin, alors (*bis*), est le lait du vieillard !

Vient l'âge mûr ; puis, enfin, la vieillesse ;
Chagrins, regrets, viennent nous assaillir ;
Mais à quoi bon regretter la jeunesse ?
Le temps passé ne peut pas revenir !
On boit du lait lorsqu'au monde on arrive ;
Mais quand on est au moment du départ,
Au moment du départ,

Pour arriver gaiement sur l'autre rive,
Buvons du vin ! c'est le lait du vieillard !
Buvons du vin (*bis*) ! c'est le lait du vieillard !

Dans tous les temps, il nous faut de quoi boire ;
Jeunes ou vieux, chacun en a besoin !
Je le soutiens, et le fait est notoire ;
Chacun de vous peut en être témoin.
Du créateur admirons la sagesse,
Qui ne laissa jamais rien au hasard !
Jamais rien au hasard !

Il fit le lait, ce vin de la jeunesse,
Comme le vin est le lait du vieillard !
Comme le vin (*bis*) est le lait du vieillard.

LE MARYLAND

RONDEAU.

AIR : *J'avais à peine vingt-cinq ans.*

Place, place au maryland,
Tabac chéri des grisettes,
Chez nos piquantes lorettes
Il doit être au premier rang.

Blond, soyeux, je vous arrive
Gracieuses déités ;
Vous toutes qui criez : Vive
Le maryland ! — écoutez !
Dès le matin, belle à voir,
Lais, de ses lèvres closes,
M'aspire, et de songes roses
Je parfume son boudoir.

Que d'amants, barbons imberbes,
Dans ce temple des faux dieux,
Font là des serments superbes
Nés sous mes nuages bleus.
Et sous le doigt délicat
Dont le fin toucher me roule,
Je vois se courber en foule
Grands, petits, *et cætera.*

La jeunesse étudiante,
Chez *Buvier*, dans ses ébats,
Me fume vive, atrayante,
Sous les bosquets des *lilas*.
Puis, sous le gant parfumé
De la plus fière lionne,
Mon âme aussi tourbillonnée,
Des lions sots m'ont fumé.

Les reines de nos théâtres,
Aux heures d'oi-iveté,
Souriantes et folâtres,
Me fument en lib-r-é.
Au quartier *Bréda*, toujours,
J'ai su, par droit de conquête,
M'entourer chez la lorette
D'or, de soie et de velours.

Passe-temps des filles d'Ève,
Enfin, je préside au chic ;
C'est moi qui, seul, porte au rêve
Tout un ruineux public.
Aussi quand le jour a fui,
Noyé d'amour, de champagne,
Quand chacun bat la campagne
Je m'endors chez *Prascati*!

Place, place au maryland,
Tabac chéri des grisettes,
Chez nos piquantes lorettes
Il doit être au premier rang.

JOSEPH ÉVRARD.

LE POISSON D'AVRIL.

AIR : *Du vieux Braconnier.*

Qui peut me dire où se perche,
L'ois-eau qu'on nomme amorce ?
La moitié du monde cherche
A tromper l'autre moitié.
A douze mois d'intervalle
On oublie un tour subtil,
Et chaque année on avale
Encore un poisson d'avril.

La Champagne et la Bourgogne,
En fait de vins, ont bon dos ;
Cent fois plus que la Gascogne
N'en fait, l'on vend du Bordeaux.
C'est qu'au lieu de vins toniques,
Le marchand sait bien, dit-il,
Faire avaler aux pratiques
Encore un poisson d'avril.

Près d'une fille rebelle,
Jean se montrait aguerri ;
Fi ! ma vertu, dit la belle,
Doit échoir à mon mari.
Fier du refus qu'il éprouve,
Il court à l'Etat civil,
Et, rentré chez lui, Jean trouve
Encore un poisson d'avril.

J'ai pour voisin un compère
Qui, semblant fier, chaque fois,
Va déclarer qu'il est père
A peu près tous les neuf mois.
Mais ce titre qu'il s'impose
De par le Code civil,
Est pour lui, je le suppose,
Encore un poisson d'avril.

Va-t-on, au jour qu'on redoute,
Peupler un monde inconu ?
Pour nous tirer de ce doute,
Au un mort n'est revenu.
Lorsque de notre pauvre être,
Se brise ici-bas le fil,
Dieu ! si la mort pouvait être
Encore un poisson d'avril.

J.-C. GAGNEUX.

ON VA BIENTOT SUPPRIMER LES POCHARDS

COMPLAINTE

Par **Gustave LEROY.**

AIR: Contentons-nous d'une simple bouteille.

Désolez-vous, pochards à rouges trognes ;
Lamentez-vous, vieux piliers d'assommeirs ;
On fait, dit-on, un' loi sur les ivrognes,
On veut qu' chacun comprenne ses devoirs.
D'après cett' loi, que d'puis peu l'on discate,
On n' verra plus sur les quais, les boulvarts,
L'homme descendre au niveau de la brute :
On va bientôt supprimer les pochards !

Soupe à l'oignon complément des ribottes,
J'ai bien des fois admiré ta saveur ;
Chez moi l'oignon se rencontrait par bottes.
Je fus toujours un prévoyant buveur.
Je te maudis... devant un tel scandale,
Légume affreux, n'attends plus mes égards,
Le prix d' l'oignon va baisser à la Halle :
On va bientôt supprimer les pochards !

De temps en temps une étoile brillante,
Ayant pour queue un rayon lumineux,
Rend du raisin la récolte abondante,
Et fait son jus doux et délicieux.
Que la nature aujourd'hui me permette
De refuser ses merveilleux hasards :
Que voulez-vous qu'on fass' de la comète ?
On va bientôt supprimer les pochards !

Marchands de vins, qui vendiez d' la teinture,
Au gain injuste il faudra dire adieu ;
Tout de travers vous penchiez la mesure,
Car le pochard n'y voyait que du feu.
Vous n'aurez plus alors besoin de mettre
Dans votre vin l'élément des canards.
Chaqu' jour la Sein' va remonter d'un mètre :
On va bientôt supprimer les pochards !

Quand je suis gris, ma femme me querelle
(Et ça n' m'arriv' jamais qu' deux fois par jour),
Vous croyez p' t-êtr' que je suis plaint par elle ?
Dérompez-vous, j'ai perdu son amour.
Pourtant j' la bats chaque fois que madame
Veut m'insulter quand j' suis dans les brouillards.
Comment frais-j' bien maint'nant pour batt'r' ma femme,
Puisque l'on va supprimer les pochards ?

Adieu l'eau-d'-vie affreusement poivrée,
Adieu surtout l'absinthe au vert de gris ;
Adieu, le punch, cett' julienne sucrée,
Adieu les vins fabriqués à Paris ;
Adieu, licheurs, vrais piliers des barrières,
Adieu bibous, poivriers et soiffards ;
Adieu surtout aimables camphrières :
On va bientôt supprimer les pochards !

LA PETITE FANCHON

CLANSONNETTE

Paroles de **P. GAGNEUX.**

AIR : Voisins, fermez-donc vos rideaux !

Tout à côté de ma chambrette
Loge la petite Fanchon ;
C'est une charmante grisette,
Chantant toujours comme un pison.
J'aime entendre sa voix divine
Quand elle chante les amours ;
Je dis : chantez, belle voisine,
Charmez le printemps de vos jours !

bis.

Le luxe n'est point chez la belle
Ce qui, d'abord, frappe les yeux ;
Mais ce qu'on voit régner en elle,
C'est la gaieté, don précieux,
A ceux qu'assiège la famine,
E le prodigue ses labeurs ;
Je dis : donnez, belle voisine,
Il est doux d'essuyer des pleurs !

bis.

Parfois un richard vient lui dire :
« Vois ces d'amants, vois cet or ;
« A mes vœux si tu veux souris,
« Ils sont à toi, d'autres encor ! »
Fanchon refuse, on le devine ;
Puis, j'entends un rire moqueur...
Je dis : riez, belle voisine,
Mais ne vendez pas votre cœur !

bis.

Souvent la nuit je me réveille
Au bruit de propos amoureux ;
Curieux et prêtant l'oreille,
J'entends rire et causer à deux.
De Fanchon, la bouche lutine
Donne des baisers bien brûlants !
Je dis... : aimez, belle voisine,
Vous n'aurez pas toujours vingt ans !

bis.